

Le Libertaire

Pour l'Administration du "Libertaire" et de la "Revue Anarchiste" s'adresser à SOUSTELLE

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Chèque postal : Soustelle 516-67 Paris

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Un an . . . 10 fr. Six mois . . . 5 fr.
POUR L'ÉTRANGER : Un an . . . 15 fr. Six mois . . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Grandeur et Misère de Militant

Comme en 1894 sur Ravachol, Vailant et Emile Henry, comme il y a quelques mois, sur le petit Bouvet, voici que les mouches malsaines de police et de journalisme s'acharnent sur Germaine Berton. Un dossier d'une cinquantaine de pages est employé, nous dit-on, à disséquer la vie de notre camarade et à en détacher des éléments que l'on voudrait scandaleux.

Déjà l'Action Française en a reproduit certains passages pour alimenter l'indignation quotidienne de ses douairières lectrices qui ne peuvent comprendre qu'on s'en trouve réduit, faute de gîte, à accepter l'hospitalité d'un copain et, manque de ressources, à chercher par des moyens de fortune — hélas ! — le vivre que la société dénie.

« Germaine Berton n'avait pas de domicile fixe. » « Elle ne travaillait pas régulièrement. » « Elle ne mangeait pas tous les jours à sa faim. » « Elle ne s'habillait pas convenablement. » « Elle en fut réduite parfois à demander ici et là qu'on l'aiderait. »

Scandale ? Oui, c'est un scandale de plus à la charge de la société qui provoque une telle misère.

Ce n'est pas à nous que la révélation de tels faits peut apporter la honte ; c'est à vous, Messieurs de l'Autorité et du Capitalisme, vous qui devriez en rougir et qui ne le pouvez plus, tout rouges que vous êtes du sang des pauvres.

La misère de Germaine Berton, elle nous appartient. Nous la revendiquons comme nous avons revendiqué son geste de révolte. Elle ne forme qu'un tout avec son acte « criminel » et avec sa pensée réfractaire. Il ne faut pas séparer celle-ci de la volonté de celle-ci. Sa misère est la conséquence de son Anarchie. Elle est le corollaire de sa grandeur d'âme, de son indépendance d'esprit, de sa fierté de volonté. Sa misère est notre loi comme nous aspirons, chacun à notre façon, de faire notre loi d'un courage analogue au sien.

La misère de Germaine Berton c'est la misère du militant qui puisse prendre, quels que soient les faits qu'elle peut susciter, une telle misère n'est jamais honteuse pour celui qui la souffre, elle est l'ennemi de la vie intérieure de l'individu, de sa puissance d'idéal et de sa volonté de ne pas se prosterner. Toutes les taches, toute la honte, toute la laideur retomberont sur la face pourrie de la société qui refuse le pain, la lumière des paysages et le libre jeu des idées aux meilleurs de ses enfants.

Germaine Berton n'a pas plus voulu vendre son corps que son esprit — voilà l'impardonnable aux yeux des gens d'autorité et d'exploitation. Elle ne s'est pas livrée, chair et âme, au Monstre social. Elle s'est défendue. Elle s'est gardée. Sus à l'impie, à la sacrilège qui a blasphémé le dieu : Prostitution !

Jeune et jolie, elle aurait pu, comme tant d'autres, marchander sa peau, faire de son corps une usine de luxe pour males à poignon et conquérir facilement toutes ces toilettes et ce confort qu'on lui reproche tant aujourd'hui de n'avoir pas exhibés.

Intelligente, elle aurait pu mettre son instruction, son goût des idées, sa volonté d'action au service des affaires ou de la politique. Et elle aurait eu certainement la position fixe, stable, honorable qui lui eût évité d'être l'objet d'un Rapport de police.

Mais elle ne voulut ni ceci ni cela. Elle préféra rester Germaine Berton, libre, individualiste, anarchiste, la militante, libre de son corps et de son esprit, usant des actes et des pensées à sa propre fantaisie, à son vouloir personnel.

Elle ne se refusait cependant pas au travail social. Mais elle entendait ne pas y sacrifier toute sa vie, ne pas y abdiquer ses idées. Elle fut, dans chaque maison où elle fut employée, celle que, dès le premier jour, le patron et les chefs de service regardèrent d'un mauvais œil parce qu'elle n'est pas comme les autres. Elle y restait trop elle-même pour pouvoir être tolérée. Elle ne se pliait pas suffisamment aux rouages, elle ne savait pas suivre les engrenages de l'exploitation. Puis elle se révolta, elle disait son indignation d'une injustice sentie ou constatée. Elle proposait enfin ses idées d'émancipation et de liberté parmi le troupeau docile. On découvrait en elle la militante... et on la renvoyait.

Partout où elle essaya de « gagner sa vie » il en fut de même. A force de se redresser sous les coups du sort, Germaine Berton finit par avoir l'échine droite, rigide, inflexible. Elle n'allait plus dans la vie que d'un seul mouvement. A moins de se casser elle-même, elle ne pouvait plus faire autrement que de rompre par un acte violent l'horrible pacte social.

Telle fut la misère de Germaine Berton. Et c'est de cela que les gens d'Action Française ricanaient ! C'est pour cela qu'ils l'appellent la « fille Berton » et qu'ils l'offrent en objet ridicule de « scandale » aux gens du monde !

Sort douloureux, tragédie commune à tous les créateurs originaux par leur pensée, par leur sensibilité ou par leur acte. Misère de Paul Verlaine et d'Osca Wilde, misère d'Henry de Groux, misère de Max Stirner, misère de Pierre Martin, misère de Libertad, misère de Laurent-Failade, misère de notre bon camarade Sylvaire, notre misère à tous, tous les militants de l'Art ou de la Vie, notre misère et notre grandeur que tu symbolises, Germaine Berton, et grâce auxquelles nous aurons la puissance, par-dessus les calomnies, les injures, les crachats, les emprisonnements et les massacres, d'élever les hommes jusqu'à l'Anarchie.

André COLOMER.

Propos d'un Paria

Parce qu'ils sont les ennemis déclarés de tous les gouvernements présents et futurs, les anarchistes sont l'objet d'une attention toute particulière de la part de ceux qui détiennent le pouvoir et de ceux qui jugent que ça n'ira pas mieux tant qu'ils ne seront pas à même de l'exercer.

Nous savons qu'une multitude de fonctionnaires passent leur temps (ah ! les métiers inutiles !) à nous trier, nous cataloguer, à classer dans d'innombrables dossiers nos photographies et le compte rendu détaillé, sinon fidèle, de nos faits et gestes, occupations, écrits, discours, etc. Nous savons aussi que l'accomplissement de cette sale besogne est grandement facilité par les concours intéressés de quelques individus sans conscience et le concours bénévole, parfois inconscient, de certains mystifiés aussi bavards que prétentieux.

Nous serions bien naïfs, si nous nous étonnions. Le gouvernement, qui a charge de défendre les privilèges de la classe possédante, est logique avec les principes, si on peut dire, de la société bourgeoise.

Il a à sa disposition le principal outil de corruption, l'argent, et une presse stérile et éhémère pour tromper le peuple à tout continu.

C'est à nous qu'il appartient de prendre les précautions nécessaires pour atténuer les effets de toute cette malveillance. On n'a pas encore procédé, en France, comme cela s'est fait en des pays plus avancés, au « nettoyage » des anarchistes et de leurs « nids ». On se contente jusqu'à présent de les mettre à l'ombre lorsqu'ils se hasardent à pousser trop loin la logique ou lorsqu'ils donnent à leur pensée une conclusion éclatante (au grand dommage du fond de culotte de l'illustre patriote — avec la peau des autres — Léon Daudet).

L'instruction de l'affaire Germaine Berton nous apprend que cet ignoble poussah qui défend en ce pays les intérêts de l'aristocratie Philippe, tout en ne négligeant pas les siens propres — sales, devrait-on dire — a lui aussi, ses dossiers, ses fiches, ses photographies et ses mouchards, dans le but sans doute d'inaugurer son accession au pouvoir par une Saint-Barthélemy d'anarchistes. Le chef de cette police, celui qui centralisait les ragots et les classait pour toutes fins ultérieures, n'était autre que le « regrette national », l'« héroïque sergent Plateau », le « Décius français » qu'une balle « allemande assénée » (c'est Maurras qui l'a dit) par Germaine Berton qui dernièrement ravir à ces passionnés occupations.

Or, c'est ici que la chose devient plaisante, bien que nous fassions les frais de l'aventure. Daudet, charlatan verbeux, policier amateur, agent royaliste et aspirant ministre républicain, accuse la police officielle de complicité avec les « meurtriers », le chef de la sûreté de la rue de Rome.

Mieux, il l'accuse d'avoir tué ou fait tuer notre jeune camarade, Harmant...

Certes, je sais bien que ces gens sont capables de tout et que, dans cette querelle qui met aux prises deux variétés de flics aussi peu sympathiques l'une que l'autre, nous n'avons pas à prendre parti. Pourtant, je trouve que c'est bien de la présomption que d'écrire, comme le fait Daudet, que par Harmant il aurait connu les « instigateurs » de l'attentat. Germaine Berton a répondu à cette fantaisie, mais il faut que Daudet le sache : il n'y a pas dans nos milieux que des « oreilles » à Plateau et à Dumas, nous avons toujours là quand on les croit ailleurs... et qui écoutent !... Chaque groupement a ses trahisons et ses faux frères.

Et nous nous devons de ne pas laisser salir la mémoire de notre camarade et de ne pas laisser passer sans protestation énergique les allégations tendancieuses de celui qui, quotidiennement, fort de son immunité, provoque au meurtre de ses ennemis.

Car, soyez-en certains ce n'est pas lui qui vengera son cher Plateau. Pas plus qu'il n'a pris lui-même les armes pour défendre sa chère patrie. Il se réserve, ainsi qu'à son complice Maurras, les besognes de basse police qu'il jugeait jusqu'à ces derniers temps, tout au moins, beaucoup moins dangereuses.

Mais les événements lui ont prouvé le contraire.

Pierre MUALES.

Amis, abonnez-vous !
Faites-nous des abonnés !

Jeanne Morand va être mise au régime politique

L'arrestation de M. Judet et son admission d'embûche au quartier politique de la Santé posent à nouveau pour Jeanne Morand la question du régime politique.

Effectivement, le cas de Jeanne Morand — du point de vue juridique seulement bien entendu — est semblable au cas Ernest Judet. Le gouvernement ne peut donc, en toute justice, refuser à la prisonnière ce qu'il accorde au prisonnier.

M. Torrès, qui s'est déjà rendu au ministère de la Justice afin de mettre l'Administration pénitentiaire devant ses responsabilités, est optimiste quant à la décision à intervenir.

Il nous a dit qu'il ne se passerait pas huit jours sans que Jeanne Morand n'ait obtenu satisfaction et ne bénéficie, comme c'est son droit, du régime politique.

Tant mieux !
D'ailleurs, nous vous tiendrons au courant, camarades.

UNION ANARCHISTE

SAMEDI 24 FÉVRIER, à 20 heures 30 précises

Salle de l'Union des Syndicats, 33, rue de la Grange-aux-Belles

(Métro : COMBAT et LANGRY)

GRANDE SOIRÉE ARTISTIQUE

au bénéfice du LIBERTAIRE et de l'U.A.

avec le Concours d'un Orchestre de 20 musiciens professionnels, sous la direction du camarade SAM

PROGRAMME :

Retour au Pays (Ouverture) . . . MENDELSSOHN
Prélude de Lohengrin . . . Richard WAGNER
SOLO DE VIOLONCELLE, par M. Marcel Joss
Amoureuse Sérénade . . . FILIPUCCI
Chant d'Avenir . . . SAM
SOLO DE VIOLON, par M. Michel Larose
L'Adagio pathétique . . . BEETHOVEN
Maçon (Sélection) . . . MASSENET
Faust (Fantaisie) . . . GOUNOD

Mlle Christiane MILHAUD, Cantatrice d'Opéra-Comique
Germaine CAILOR, dans son répertoire

Mlle HAGLÈVE, Chanteuse légère - M. ALYM'S, Ténor de l'Eldorado
Louis LORÉAL et Charles d'AVRAY, dans leurs œuvres
MANZONI - GAUDEAUX - BAFPERT - GILBERT - MEAUD

Prix d'Entrée : 2 fr. 50

Des cartes sont à la disposition des camarades, au Libertaire, 69, boul. de Belleville

LA FARCE MACABRE

MADÉLON

Courbant douloureusement l'échine sous le poids du sac trop lourd pour leurs frères épaules d'enfants, des bleus en troupeau revenaient d'une marche militaire.

Ils étaient incorporés depuis peu, et ceux-là, l'âme sentimentale des civils les avait baptisés bleus.

Les bleus ! Les vieilles peaux de lapins du Noble Faubourg qui subventionnent l'Action Française, en urinaient d'attention dans leurs cotillons...

Les bleus, c'étaient les dernières recrues que dans quelques mois on enverrait avec allégresse à l'abattoir, après les avoir dévotement oints d'une épaisse couche de pomaded patriotarde.

C'était de la chair fraîche : la viande blanche et tendre des petits enfants arrachés des bras de leurs mères, que l'on jetterait en pâture à la goinfre insatiable du monstrueux Moloch des batailles.

En revenant de marche, on commandait aux bleus de chanter la Madelon, pour faire croire aux indigènes des villages et des villes traversés par leurs hordes lamentables, qu'ils étaient heureux de porter la livrée de mort.

Madelon ! Quelle ordure nauséabonde ! La Marseillaise était, au moins, elle, un chant de haine que le peuple livre de désirs de vengeance hurlait contre ses ennemis. Madelon, c'est le refrain imbecile avec

FÉVRIER 20

Attention contre M. Clemenceau, L'anarchiste Cottin est arrêté.

MARDI

IL Y A QUATRE ANS

Quatre ans déjà !

Camarades, rappelez-vous et redoublez

d'activité pour sortir

Cottin de prison

« Je n'entends jamais sans colère les heureux du siècle accuser de basse jalousie le sentiment qu'éprouve l'homme du peuple devant la vie plus distinguée des classes supérieures. Quoi ! vous trouvez mauvais qu'ils désirent ce dont vous jouissez ! Vous voudriez prêcher au peuple la claustration monacale et l'abstinence du plaisir, quand le plaisir est toute votre vie, quand vous avez des poètes qui ne chantent que cela ! Si cette vie est bonne, pourquoi les pauvres ne la dési-reraient-ils pas ? Si elle est mauvaise, pourquoi, ô bourgeois, en jouissez-vous ? »

E. RENAN.

Les Anarchistes et le Régime politique

Lecoin, Content, Delecourt et Braye condamnés

Vendredi dernier venait, devant la 12^e Chambre correctionnelle, le procès intenté contre le Libertaire et trois de ses collaborateurs. Étaient inculpés notre gérant Braye et nos camarades Content, Delecourt et Lecoin.

On se rappelle les détails de l'affaire. Ayant appris qu'une circulaire Barthou prétendait supprimer l'application aux anarchistes du régime politique dans les prisons, Lecoin, Content et Delecourt rédigèrent et signèrent un article susceptible de tomber sous le coup de la loi de 1894, dans lequel ils affirmaient que rien n'empêcherait les anarchistes d'affirmer leur pensée. Lecoin arrêta et mis au droit commun fit, en même temps que notre ami Georges Vidal, la grève de la faim pour obtenir le rétablissement du régime politique. Grâce à l'énergique sacrifice des deux compagnons, le ministère revint sur la décision de Barthou et la fameuse circulaire resta inappliquée.

Déclarations de Content

Content, interrogé le premier, fait une fièvre déclaration. En termes pondérés, il dit leur fait aux gouvernants et à leurs serviteurs en toge.

« Nous voulions être poursuivis, dit-il, pour prouver que le gouvernement républicain voulait descendre plus bas que tous les gouvernements qui le précédèrent, empire et royaume, en supprimant le régime politique aux condamnés pour délits d'opinion. »

« Le succès obtenu par Lecoin et Vidal qui réussirent, grâce à la grève de la faim, à faire capituler le gouvernement, prouve que nous avons eu raison d'écrire cet article. Alors, pourquoi maintenant les poursuites ? »

« D'ailleurs, conclut Content, la phrase incriminée qui a trait à Cottin reste l'expression de notre conviction profonde. Rien ne nous empêchera de dire le scandale de Cottin en prison et de Villain acquitté. Tant que l'amnistie intégrale ne sera pas un fait, nous continuerons notre campagne inlassablement. »

Déclarations de Lecoin

Lecoin prend la parole, fièrement, en accusateur.

« À quel mobile avons-nous obéi ? Quand nous avons appris qu'une circulaire dormait dans les cartons du greffe de la Santé, circulaire qui abolissait le régime politique, nous avons voulu donner un coup de sonde. Telle est la seule raison des paroles que vous poursuivez. Et je ne le substitue, mon adversaire d'en face, de bien écouter ce que je dis-là. »

Le substitut. — Je vous écoute et je vous crois.

Et Lecoin fait l'historique détaillé de l'affaire. Il raconte comment le juge d'instruction, M. Warrain, après lui avoir offert la liberté provisoire, lui avait, devant sa volonté de tenter l'expérience coûte que coûte, assuré l'application du régime politique en inscrivant lui-même sur la feuille d'arrêt sa qualité de prisonnier pour délit d'opinion. Puis, après avoir rappelé la grève de la faim, il conclut :

« Le gouvernement a capitulé. A la légitimité notre article. Si vous n'êtes pas de parti pris, vous devez demander notre acquittement, car c'est le procès du gouvernement que vous devriez entreprendre ici. »

Delecourt et Braye prennent toutes leurs responsabilités.

Les plaidoiries

M^e Henry Torrès fit une plaidoirie remarquable de documentation serrée et de verve sarcastique.

Tout à tour logique et truculent, ironique et enthousiaste, il ne plaida pas seulement la cause de Lecoin, mais défendit avec véhémence le régime politique menacé par l'arbitraire gouvernemental.

« N'y a pas de doute, déclare-t-il dès le début, même dans l'esprit du tribunal, l'article a été écrit pour poser la question du régime politique. »

« Avant 1922, le régime politique était codifié par des circulaires. Un certain nombre d'inculpations (entre autres pour faits de propagande anarchiste) comportaient le régime politique. Sans enquête, sans discussion, sans avoir à consulter ni l'administration pénitentiaire supérieure, ni le ministère, on appliquait immédiatement aux détenus pour délits d'opinion (voire faits de grèves) le « régime politique ». »

« Or, au cours d'une entrevue qui eut lieu voici six mois environ, M. Reibel, ministre de la Justice intérimaire, reçut les avocats et leur dit que le gouvernement avait l'intention de soustraire les anarchistes au bénéfice du régime politique. Pour cela, le gouvernement a eu recours au procédé d'une circulaire, œuvre de M. Barthou. »

« Lecoin eut vent du traquenard clandestin. Il voulut l'éviter. Il voulut faire sur lui-même l'expérience de l'infamie gouvernementale. Content et Delecourt se joignirent à lui. »

« Voilà des hommes, déclare M^e Torrès, qui s'offrent à la justice pour une question d'ordre général et humanitaire — alors que vous voyez des capitalistes offrir tant d'argent pour éviter la prison qu'ils ont encourue pour leurs combinaisons de bas intérêt. N'allez-vous pas acquiescer ces hommes courageux ? »

« En outre, vous reprochez à ces hommes de défendre Cottin et d'exiger son amnistie ? Mais ne savez-vous donc pas que la condamnation même de Cottin leur donne raison, cette condamnation qui est une monstruosité d'injustice ? »

« Cottin, précise-t-il, fut illégalement déféré devant le conseil de guerre — alors qu'il devait passer, comme Villain, devant la Cour d'assises qui, sans doute, eût acquitté celui-ci comme celui-là. Cottin fut renvoyé devant le conseil de guerre en application de l'article 9 du code de justice

militaire qui vise les crimes « portant atteinte à la défense nationale ». Or, je demande si le médiateur de M. Clemenceau faisait partie intégrante de la défense nationale. Cottin, qui fut jugé par un pompier (le colonel des pompiers Yvert) et accusé par l'ignoble capitaine Bouchardon, ne fut même pas interrogé devant le conseil de guerre sur les circonstances de son acte. Si l'on ne révisait pas le procès Cottin, il faut appliquer l'amnistie à ce jeune homme qui a depuis trop longtemps — quatre ans déjà ! — subi l'emprisonnement cellulaire. Sinon vous verrez encore des hommes généreux — des anarchistes — encourir les foudres de votre tribunal. »

M^e Coen, avec son éloquence habituelle, plaide la cause de nos amis. Il rappelle le traitement de faveur que ne manquent pas de réserver à leurs adversaires politiques les rois et les empereurs. La République voulait se montrer moins libérale que les anciens régimes. Lecoin et ses amis ne le lui ont pas permis. « Alors, messieurs, soyez bons joueurs, conduit M^e Coen, vous avez perdu, payez ; c'est-à-dire, acquittez nos clients. »

M^e Mauranges, très finement, très subtilement, trouva des arguments qui auraient dû toucher les hommes du tribunal... si les pages étaient autre chose que des machines à exécuter.

Le ministère public, d'ailleurs, le prouva en se refusant à prendre la parole et en demandant, sans appréciation ni considération, l'application de la loi... ce qui fut fait.

Tarif : six mois de prison et des francs d'amende pour Lecoin, Content et Delecourt. Quatre mois de prison et des francs d'amende pour notre gérant Braye. Et cela n'empêchera pas les anarchistes de continuer dans leur pensée, dans leur action, dans leur propagande, inlassablement.

Le souvenir d'Harmant

Germaine Berton vient à peine d'abattre un homme fleurdélié qu'un jeune, actif, dévoué, toujours à l'avant pour faire vivre la Jeunesse Anarchiste, vient de se donner la mort.

Harmant, notre jeune camarade, n'est plus...

C'est avec une poignante douleur que j'ai appris, par les journaux de province, cette fin tragique. Je n'osais y croire, tellement cette triste nouvelle était loin de ma pensée. Mais le dernier numéro du Libertaire me confirmait cette perte cruelle.

Harmant, ce jeune, plein de vie, plein de révolte, vient de pénétrer dans le gouffre noir, abandonnant la vie, la lutte sociale, son amour de l'art ; il est parti dans le néant ; il ne souffrira plus de la bêtise des hommes ; il est parti pour toujours dans le champ du repos...

Nous, les jeunes qui restons, nous nous souviendrons d'Harmant. Nous le reverrons, inlassablement, à droite, à gauche, en quête d'orateur, de conférencier, donnant à la J.A. tous ses efforts ; l'animal de sa présence les jeunes. Il n'est plus, mais son souvenir nous reste. A notre tour, nous nous souviendrons de ses efforts, nous saurons continuer sa tâche inachevée.

Harmant, en se donnant la mort, laisse un vide autour de nous. Sa mort, pour nous, est inexplicable. Nous ne saurons peut-être jamais pourquoi ce brusque départ, car notre jeune ami, en rejoignant la tombe, a peut-être emporté le secret de sa mort.

Mais nous savons d'où vient le mal qui oblige certains jeunes à disparaître. Nous voyons les jeunes, à vingt ans, aux prises avec la pieuvre du militarisme. Ne pouvant réussir à échapper d'en être la proie, bien souvent ils sont résolus à en finir en employant les moyens qui s'offrent à eux, croyant trouver la délivrance de tous leurs maux.

Le nom de notre jeune camarade vient de s'ajouter à la liste funèbre des révoltes tombées sur le champ de bataille social.

Harmant a rejoint les morts. Comme il n'a plus besoin de rien, nous nous pencherons aux vivants, aux baignards, aux emmurés ; nous nous attaquerons à l'édifice social.

Nous lutterons sans faiblesse contre le militarisme, d'où qu'il vienne ; par tous les moyens nous ferons entendre à la foule notre voix ; nous nous glisserons parmi les jeunes pour leur dire notre amour et toute notre haine contre tout ce qui est autorité.

Nous penserons à toutes les victimes de l'autorité ; nous tenterons d'arracher de leurs prisons Jeanne Morand, Emile Cottin, Germaine Berton et leurs compagnons d'infortune ; si ceux qui gardent leurs cellules closes ne veulent pas céder, nous unirons tous nos efforts dans une dernière poussée, et les portes des portes de prison céderont devant notre force.

Assez de crimes, d'iniquités ! Nous voulons la justice, la vraie. Et si ceux qui se prétendent nos maîtres ne veulent pas écouter la clameur populaire, qu'ils se souviennent du temps héroïque de l'anarchie.

F. SARNIN.

des Jeunesses Anarchistes.

« Je n'ai aucune haine contre les socialistes, mais je ne céle pas que je souhaiterais presque pour leur parti l'heure de la chute, car je sens que, sous le jeu des circonstances, unité deviendra trop vite autorité. »

D'JNOIS.

(Libertaire du 25 février 1900.)

Brutus MERCEAUX.

CRIME

Qui, certes, crime. Et l'un des plus typiques que la société ait commis contre l'individu.

Suffit-il, pour devoir disparaître, de l'impossibilité à ne pouvoir s'assimiler ? Suffit-il d'une différence mentale ou tout au moins d'une supériorité cérébrale pour être retranché des innombrables normaux ? Subir l'outrage journalier, la servitude sans espoir de des cœurs d'élite, pour les aspirations de beauté et de noblesse, s'incorporer à cette vie noire, qui fait que l'on a honte d'être un homme ?

N'est-ce pas d'une anomalie douloureuse, cette sélection à rebours, cet aveugle instinct social qui tend à supprimer tout ce qui est dans l'homme possibilité d'élévation ?

Harmant n'est plus, et sa mort seule est un réquisitoire contre la vie imposée, contre cette vie inconsciente et répugnante, cependant, contre la multitude des esclaves fait une prison.

J'ai connu Harmant, j'ai connu toute son intime espérance en une levée toute-puissante des hommes nouveaux.

Et ce n'est pas seulement un ami, mais toute la jeunesse de l'humanité, qui est asséchée en lui.

Ce qu'il y a de plus élevé, de plus horrible dans cette mort lente, ce suicide immanent, de toute une classe.

Classe morale s'entend ! Après le Judéen, l'éternelle crucifixion continue, et les générations se succèdent, ignorantes de toute la joie dont elles seraient capables, de tous les crimes dont elles sont coupables.

Il manque peut-être le prophète, l'animateur ? Ce qu'il manque, surtout, c'est la possibilité d'enthousiasme humain.

N'est-ce pas Nietzsche qui disait : « La raison d'être d'une humanité est de donner naissance à des cœurs d'élite... pour les abandonner ensuite sur la route ? »

Où, les supprimer, si l'effort de l'individu est une vivante insulte à l'esprit de troupeau.

Et un être fait pour la lutte et les joies imprévisibles de ses vingt ans finit méprisamment sous le scalpel du médecin légiste.

Prenez garde que cette mort, par delà toutes les morales de fossiles, ne provoque des représailles justifiées.

Suicide, dites-vous : non : crime ignominieux entre tous ceux que la vie perpétue contre les meilleurs des gens.

Mais à ceux qui portent la lourde responsabilité sociale de cette mort, je dis :

Prenez garde que, par delà tout idéal social, une jeunesse ne s'insurge contre tous vos crimes anonymes.

Prenez garde que nous n'acceptons plus en silence ce sacrifice des plus beaux d'entre nous.

Il est quelque chose de plus fort et au-dessus de toutes les relatives justifications, c'est la révolte de ceux qui, venus à la lumière pour être des dispensateurs de vie et de beauté, en arrivent à vingt ans avec l'alternative du suicide ou de la guillotine, au hasard d'un pilier-éclat.

Un jour prochain on dira peut-être, dans les manuels de psychologie officielle à l'usage des écoles démocratiques, que les plus intelligents doivent disparaître parce que moins aptes à la vie effective.

Mais qui sait si l'histoire ne dira pas le contraire ?

Et s'il existe une histoire de foule contre tout ce qui émerge du troupeau asservi, n'y a-t-il pas, très proche, la révolte puissante de tous ceux qui ne veulent pas consentir à laisser éroser leur personnalité sous le poids de la collectivité laïse ?

K.-S. CODEHAUX.

Chronique Dramatique

L'ATELIER. — Monsieur de Pygmalion, farce tragi-comique en 3 actes et 1 prologue de Jacinto Grau. Traduction de Francis de Miomandre.

Une fièvre extraordinaire règne dans le théâtre du duc d'Aldurcara, à Madrid. Directeurs et acteurs attendent Pygmalion, nouveau Prométhée, artiste et savant qui a créé des automates à la troublante ressemblance des pauvres bipèdes que nous sommes. Présentation de Pygmalion par le duc aux directeurs de l'établissement. Effort de ceux-ci quand ils apprennent que Pygmalion est un artiste, un véritable artiste. « Maudits soit l'artiste » qui vient troubler le négoce de ces gens d'affaires !

Le créateur exhibe enfin ses marionnettes. Défilent successivement : l'imbécile, le capitaine ni plus ridicule ni plus malaisant que nos officiers de grande guerre, le politicien bavard, l'éternel amoureux, le bourgeois prudent et d'Urdimala, le destructeur, le révolté. Puis les femmes : la Femme, la belle Pomponina dans la construction de laquelle le créateur, semblable à l'Edison de Villiers de l'Isle-Adam dans l'Eve Future, a mis toute sa géniale conception d'artiste, qu'il aime jalousement et que le duc, transporté, décide d'enlever.

Ces marionnettes qui tressaillent sous le fouet de Pygmalion sont animées des mêmes sentiments que les hommes. Elles sont seules, enfermées chacune dans leur boîte. Mais dès que le maître est parti, elles sortent et sur la scène du théâtre nous assistons à l'accomplissement d'actions qui sont les propres de l'homme. Le duc enlève Pomponina ravie à l'idée des richesses que le duc lui promet. Urdimala, l'esprit du mal, suggestionne ses compagnons et les incite à fuir, la liberté enthousiasme ces pauvres êtres. Mais qui passera le premier ? Ici a lieu une scène d'un comique irrésistible, à première vue, mais dont la vie actuelle fournit — hélas ! — le perpétuel exemple.

Nous retrouvons au troisième acte le duc dans une cabane, essayant la mauvaise humeur de Pomponina qui enrage de n'avoir pas encore son château. Aussi finit-elle par enfermer le duc dans une chambre voisine. Alors elle rit de ses lamentations. Mais voici que survient Julia, la maîtresse du duc. Eclate une vive dispute entre les deux femmes. A ce moment, apparaît les marionnettes que n'a pu rattrapper Pygmalion. Pour se venger de la prison qu'elles ont jadis endurée, à leur tour elles emprisonnent Julia et son amant le duc. Et Urdimala explique comment il espère tous les délivrer. Pygmalion fait son entrée et en maître ordonne le retour au canon. Urdimala, décidé à le braver refuse et profite d'un instant où Pygmalion est retourné pour le tuer.

Ainsi se termine tragiquement cette farce où le comique n'apparaît que pour donner de la souplesse, de la vivacité à l'ensemble.

L'auteur, inconnu dans nos milieux, conquerra d'emblée la sympathie de tous les libéraux par cette œuvre de psychologie bâtie de main de maître, sans lourdeur comme on pourrait s'y attendre, étant donné le genre symbolique de la pièce. L'auteur au milieu du rire provoqué par de grotesques apparitions vous mène doucement, guide averti, à la rude réalité. Et ce qui n'était qu'une farce, prend corps et âme et nous donne en quelques brèves actions l'image encore peut-être trop pâle de notre société.

Mais pourquoi avoir choisi des marionnettes ? Jacinto Grau, en scrutateur d'âme expérimenté, connaissant la vanité individuelle, avait prévu les clameurs de haine que déclencherait sa pièce à la simple présentation d'hommes habillés comme nous tous, tristement impulsés par des causes que leur faculté d'intuition n'a pas mis encore en lumière. Et puis les deux rêveurs, optimistes poètes auront toujours la consolation de pouvoir s'écrier : « Heureusement, ce ne sont que des marionnettes ! »

La fin tragique du créateur nous révèle le caractère pessimiste de l'auteur. Urdimala, intelligence supérieure, incarne l'esprit de destruction. Il hait celui qui, l'ayant construit, le tient en tutelle. Son acte de révolte, nous le comprenons. Le créateur accomplissant son geste fécond mais autoritaire ne devait-il pas logiquement en supporter la responsabilité ? Avait-il le droit de vivifier ces imparfaites marionnettes, hélas ! tristes images des sous-hommes que meut quelque savant mécanisme et à qui les malins donnent l'apparence de vie en tirant les ficelles qui les animent ? Et ne sont-ils pas nombreux les désespérés qui jettent l'anathème à ceux qui les mènent au monde : « Maudits soient ceux qui nous procurent ! »

Ah ! oui « si ce n'était qu'un rêve », se dit-on en s'en allant ! Malheur ! la farce n'est que trop réelle ! La rue nous rend ces marionnettes vivantes, moins mécaniques mais plus hypocrites !

Quels cris allons-nous entendre dans la mare aux canards de la Mercerie théâtrale ! Pensez donc ! Monter sous leur vrai jour mesdames les impresarios, dont la seule préoccupation se concentre dans l'élévation de la recette, cyniques marchands, ennemis de tout art !

Marquons notre vive admiration pour Dullin donnant vie à des œuvres aussi fortes et crions-lui : attention ! Dullin, méfiez-vous des marques d'admiration que l'on ne manquera pas de vous prodiguer dans certains milieux que vous connaissez mieux que moi ! S'ils vous embrassent, c'est pour mieux vous étouffer ! Mais pour l'instant je suis tranquille. Vous avez entre vos mains le terrible fouet que n'osent pas affronter vos marionnettes. Tenez-le toujours aussi sûrement et la meute ne montrera même pas les crocs !

Par ailleurs :
DUK.

La C. E. de la C.G.T.U., ayant eu à se prononcer dans sa séance du 9 février sur une demande de participation du Parti Communiste à l'Union des Comités d'Action contre la guerre, a émis un avis favorable en laissant au P.C. le soin de trancher la question.

Pourquoi donc ce droit particulier au Parti Communiste ? Pourquoi donc a-t-on enlevé au Comité d'Action une de ses prérogatives ? N'était-ce pas à lui de trancher la question ?

Il y a de la vérité dans un bal musette nocturne de Fernel.

J'ai bien aimé trois petites toiles signées Grignon. L'une représente des bûchers le long d'un petit canal. L'autre un retour du labour à travers les champs envahis de nuit ; cheval harassé portant femme et enfant avachis, et l'homme harassé qui accompagne. Enfin la troisième est la vision d'un vagabond traînant sa roulotte sur une route perdue. Tout cela est d'un lyrisme simple qui étonne.

Grignone est le poète de la tourmente décorative. Un paysage évoque je ne sais quel fantastique village aux toits invraisemblables et au clocher déformé. Un portrait d'Androgyné aux vêtements de faïence arrête l'œil inquiet du visiteur.

Voici de Daniel Douroué une noire gorge de montagne au fond de laquelle s'ensevelit une ferme assombrie. Impressionnante réalité des noirs alpes.

André Hofer a l'art de renouveler les sujets les plus classiques et de traiter en cubiste les compositions d'Ecole.

J'avoue mon faible pour les douces naïvetés perverses d'Hélène Perdrat. Cette artiste a le don de virginiser les modèles les plus luxurieux.

Notre collaborateur et ami Bécane a peint le portrait d'Henri Béraud. L'auteur du Martyre de l'Obèse traverse le boulevard avec une vie frappante, poussant son ventre devant lui, du mouvement vif de sa personne.

Deux petites têtes de femmes témoignent encore du talent de peintre du maître dessinateur Bécane.

Non loin de là, notre camarade et collaborateur Claudot fait une remarquable exposition. Deux paysages parisiens témoignent d'un don d'observation aigüe. Mais voici une des plus belles œuvres du Salon : Une jeune femme à moitié assise tenant un chat contre sa poitrine. Cela est construit en pleine vie, modelé en pleine chair frémissante, animé d'un naturel qui vous suit, après même que l'on a laissé la toile. Bravo, Claudot !

A signaler encore Sima, Anral qui a de solides qualités picturales, Fotinsky et Gaudet.

Pour la sculpture, il faut d'abord admirer l'exposition de l'artisan-sculpteur Célestin Manalt. Nous avons longuement étudié l'œuvre de ce grand artiste, de ce grand méconnu, dans un des premiers numéros de la Revue Anarchiste. Ici nous retrouvons avec plaisir son Mnémosyne coulé en bronze. Voici les œuvres nouvelles : Une Pietà d'éternelle humanité où toute la douleur maternelle se synthétise en l'abandon d'expression du corps du fils mort et en la face voilée de Celle qui pleure. Un Enfant à la Source, charmant de fraîche réalité, et où s'affirme la maîtrise de Manalt au jeu des jeunes os et des muscles souples sous la peau tendue de l'échine. Enfin l'Abandonné, où s'exprime la plus tragique des tristesses : celle de l'enfance privée des caresses maternelles.

Les « grands » critiques ont beau faire semblant d'ignorer Célestin Manalt, son œuvre n'en est pas moins dans ce Salon la plus puissante, la plus probe, la plus harmonieuse.

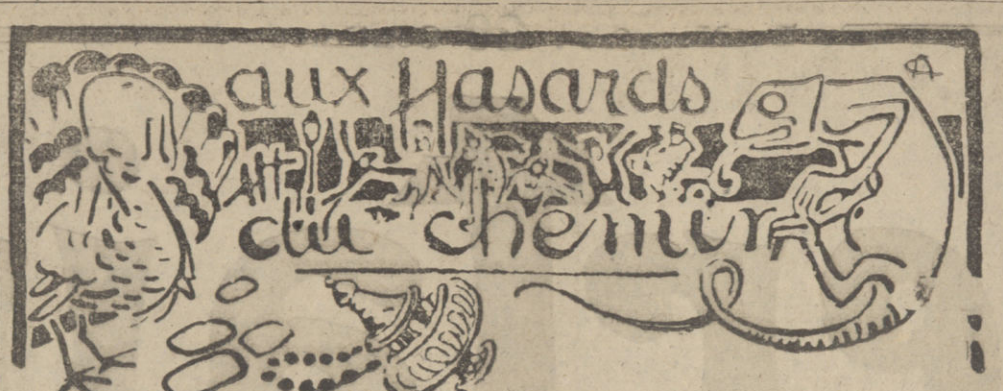
Mallo Hernandez a taillé à même le granit un marabout de haute stylisation. Je me suis longtemps arrêté aussi devant les chats sculptés de Rouillotte. Il y a là une synthèse d'attitudes heureusement saisies et d'un effet fort décoratif.

Géo-Dulhet à l'art du masque et de la statuette.

Du Canlo expose une Eve, d'une singulière beauté symbolique, hiératiquement accroupie et offrant éternellement sur ses deux mains croisées à l'Eternel masculin l'éternelle pomme.

Allez au Salon des Indépendants, camarades, ça ne coûte que trente sous. Vous y verrez tout ce que je vous ai signalé ici et en outre y trouverez-vous d'autres œuvres belles ou curieuses que je n'aurais pas eu le loisir de vous en parler.

LE FAUVE ENRAGE.



La C. E. de la C.G.T.U., ayant eu à se prononcer dans sa séance du 9 février sur une demande de participation du Parti Communiste à l'Union des Comités d'Action contre la guerre, a émis un avis favorable en laissant au P.C. le soin de trancher la question.

Pourquoi donc ce droit particulier au Parti Communiste ? Pourquoi donc a-t-on enlevé au Comité d'Action une de ses prérogatives ? N'était-ce pas à lui de trancher la question ?

Il y a de la vérité dans un bal musette nocturne de Fernel.

J'ai bien aimé trois petites toiles signées Grignon. L'une représente des bûchers le long d'un petit canal. L'autre un retour du labour à travers les champs envahis de nuit ; cheval harassé portant femme et enfant avachis, et l'homme harassé qui accompagne. Enfin la troisième est la vision d'un vagabond traînant sa roulotte sur une route perdue. Tout cela est d'un lyrisme simple qui étonne.

Grignone est le poète de la tourmente décorative. Un paysage évoque je ne sais quel fantastique village aux toits invraisemblables et au clocher déformé. Un portrait d'Androgyné aux vêtements de faïence arrête l'œil inquiet du visiteur.

Voici de Daniel Douroué une noire gorge de montagne au fond de laquelle s'ensevelit une ferme assombrie. Impressionnante réalité des noirs alpes.

André Hofer a l'art de renouveler les sujets les plus classiques et de traiter en cubiste les compositions d'Ecole.

J'avoue mon faible pour les douces naïvetés perverses d'Hélène Perdrat. Cette artiste a le don de virginiser les modèles les plus luxurieux.

Notre collaborateur et ami Bécane a peint le portrait d'Henri Béraud. L'auteur du Martyre de l'Obèse traverse le boulevard avec une vie frappante, poussant son ventre devant lui, du mouvement vif de sa personne.

Deux petites têtes de femmes témoignent encore du talent de peintre du maître dessinateur Bécane.

Non loin de là, notre camarade et collaborateur Claudot fait une remarquable exposition. Deux paysages parisiens témoignent d'un don d'observation aigüe. Mais voici une des plus belles œuvres du Salon : Une jeune femme à moitié assise tenant un chat contre sa poitrine. Cela est construit en pleine vie, modelé en pleine chair frémissante, animé d'un naturel qui vous suit, après même que l'on a laissé la toile. Bravo, Claudot !

A signaler encore Sima, Anral qui a de solides qualités picturales, Fotinsky et Gaudet.

Pour la sculpture, il faut d'abord admirer l'exposition de l'artisan-sculpteur Célestin Manalt. Nous avons longuement étudié l'œuvre de ce grand artiste, de ce grand méconnu, dans un des premiers numéros de la Revue Anarchiste. Ici nous retrouvons avec plaisir son Mnémosyne coulé en bronze. Voici les œuvres nouvelles : Une Pietà d'éternelle humanité où toute la douleur maternelle se synthétise en l'abandon d'expression du corps du fils mort et en la face voilée de Celle qui pleure. Un Enfant à la Source, charmant de fraîche réalité, et où s'affirme la maîtrise de Manalt au jeu des jeunes os et des muscles souples sous la peau tendue de l'échine. Enfin l'Abandonné, où s'exprime la plus tragique des tristesses : celle de l'enfance privée des caresses maternelles.

Les « grands » critiques ont beau faire semblant d'ignorer Célestin Manalt, son œuvre n'en est pas moins dans ce Salon la plus puissante, la plus probe, la plus harmonieuse.

Mallo Hernandez a taillé à même le granit un marabout de haute stylisation. Je me suis longtemps arrêté aussi devant les chats sculptés de Rouillotte. Il y a là une synthèse d'attitudes heureusement saisies et d'un effet fort décoratif.

Géo-Dulhet à l'art du masque et de la statuette.

Du Canlo expose une Eve, d'une singulière beauté symbolique, hiératiquement accroupie et offrant éternellement sur ses deux mains croisées à l'Eternel masculin l'éternelle pomme.

Allez au Salon des Indépendants, camarades, ça ne coûte que trente sous. Vous y verrez tout ce que je vous ai signalé ici et en outre y trouverez-vous d'autres œuvres belles ou curieuses que je n'aurais pas eu le loisir de vous en parler.

LE FAUVE ENRAGE.



La C. E. de la C.G.T.U., ayant eu à se prononcer dans sa séance du 9 février sur une demande de participation du Parti Communiste à l'Union des Comités d'Action contre la guerre, a émis un avis favorable en laissant au P.C. le soin de trancher la question.

Pourquoi donc ce droit particulier au Parti Communiste ? Pourquoi donc a-t-on enlevé au Comité d'Action une de ses prérogatives ? N'était-ce pas à lui de trancher la question ?

Il y a de la vérité dans un bal musette nocturne de Fernel.

J'ai bien aimé trois petites toiles signées Grignon. L'une représente des bûchers le long d'un petit canal. L'autre un retour du labour à travers les champs envahis de nuit ; cheval harassé portant femme et enfant avachis, et l'homme harassé qui accompagne. Enfin la troisième est la vision d'un vagabond traînant sa roulotte sur une route perdue. Tout cela est d'un lyrisme simple qui étonne.

Grignone est le poète de la tourmente décorative. Un paysage évoque je ne sais quel fantastique village aux toits invraisemblables et au clocher déformé. Un portrait d'Androgyné aux vêtements de faïence arrête l'œil inquiet du visiteur.

Voici de Daniel Douroué une noire gorge de montagne au fond de laquelle s'ensevelit une ferme assombrie. Impressionnante réalité des noirs alpes.

André Hofer a l'art de renouveler les sujets les plus classiques et de traiter en cubiste les compositions d'Ecole.

J'avoue mon faible pour les douces naïvetés perverses d'Hélène Perdrat. Cette artiste a le don de virginiser les modèles les plus luxurieux.

Notre collaborateur et ami Bécane a peint le portrait d'Henri Béraud. L'auteur du Martyre de l'Obèse traverse le boulevard avec une vie frappante, poussant son ventre devant lui, du mouvement vif de sa personne.

Deux petites têtes de femmes témoignent encore du talent de peintre du maître dessinateur Bécane.

Non loin de là, notre camarade et collaborateur Claudot fait une remarquable exposition. Deux paysages parisiens témoignent d'un don d'observation aigüe. Mais voici une des plus belles œuvres du Salon : Une jeune femme à moitié assise tenant un chat contre sa poitrine. Cela est construit en pleine vie, modelé en pleine chair frémissante, animé d'un naturel qui vous suit, après même que l'on a laissé la toile. Bravo, Claudot !

A signaler encore Sima, Anral qui a de solides qualités picturales, Fotinsky et Gaudet.

Pour la sculpture, il faut d'abord admirer l'exposition de l'artisan-sculpteur Célestin Manalt. Nous avons longuement étudié l'œuvre de ce grand artiste, de ce grand méconnu, dans un des premiers numéros de la Revue Anarchiste. Ici nous retrouvons avec plaisir son Mnémosyne coulé en bronze. Voici les œuvres nouvelles : Une Pietà d'éternelle humanité où toute la douleur maternelle se synthétise en l'abandon d'expression du corps du fils mort et en la face voilée de Celle qui pleure. Un Enfant à la Source, charmant de fraîche réalité, et où s'affirme la maîtrise de Manalt au jeu des jeunes os et des muscles souples sous la peau tendue de l'échine. Enfin l'Abandonné, où s'exprime la plus tragique des tristesses : celle de l'enfance privée des caresses maternelles.

Les « grands » critiques ont beau faire semblant d'ignorer Célestin Manalt, son œuvre n'en est pas moins dans ce Salon la plus puissante, la plus probe, la plus harmonieuse.

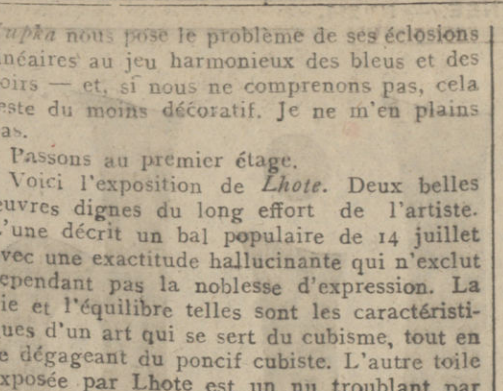
Mallo Hernandez a taillé à même le granit un marabout de haute stylisation. Je me suis longtemps arrêté aussi devant les chats sculptés de Rouillotte. Il y a là une synthèse d'attitudes heureusement saisies et d'un effet fort décoratif.

Géo-Dulhet à l'art du masque et de la statuette.

Du Canlo expose une Eve, d'une singulière beauté symbolique, hiératiquement accroupie et offrant éternellement sur ses deux mains croisées à l'Eternel masculin l'éternelle pomme.

Allez au Salon des Indépendants, camarades, ça ne coûte que trente sous. Vous y verrez tout ce que je vous ai signalé ici et en outre y trouverez-vous d'autres œuvres belles ou curieuses que je n'aurais pas eu le loisir de vous en parler.

LE FAUVE ENRAGE.



La C. E. de la C.G.T.U., ayant eu à se prononcer dans sa séance du 9 février sur une demande de participation du Parti Communiste à l'Union des Comités d'Action contre la guerre, a émis un avis favorable en laissant au P.C. le soin de trancher la question.

Pourquoi donc ce droit particulier au Parti Communiste ? Pourquoi donc a-t-on enlevé au Comité d'Action une de ses prérogatives ? N'était-ce pas à lui de trancher la question ?

Il y a de la vérité dans un bal musette nocturne de Fernel.

J'ai bien aimé trois petites toiles signées Grignon. L'une représente des bûchers le long d'un petit canal. L'autre un retour du labour à travers les champs envahis de nuit ; cheval harassé portant femme et enfant avachis, et l'homme harassé qui accompagne. Enfin la troisième est la vision d'un vagabond traînant sa roulotte sur une route perdue. Tout cela est d'un lyrisme simple qui étonne.

Grignone est le poète de la tourmente décorative. Un paysage évoque je ne sais quel fantastique village aux toits invraisemblables et au clocher déformé. Un portrait d'Androgyné aux vêtements de faïence arrête l'œil inquiet du visiteur.

Voici de Daniel Douroué une noire gorge de montagne au fond de laquelle s'ensevelit une ferme assombrie. Impressionnante réalité des noirs alpes.

André Hofer a l'art de renouveler les sujets les plus classiques et de traiter en cubiste les compositions d'Ecole.

J'avoue mon faible pour les douces naïvetés perverses d'Hélène Perdrat. Cette artiste a le don de virginiser les modèles les plus luxurieux.

Notre collaborateur et ami Bécane a peint le portrait d'Henri Béraud. L'auteur du Martyre de l'Obèse traverse le boulevard avec une vie frappante, poussant son ventre devant lui, du mouvement vif de sa personne.

Deux petites têtes de femmes témoignent encore du talent de peintre du maître dessinateur Bécane.

Non loin de là, notre camarade et collaborateur Claudot fait une remarquable exposition. Deux paysages parisiens témoignent d'un don d'observation aigüe. Mais voici une des plus belles œuvres du Salon : Une jeune femme à moitié assise tenant un chat contre sa poitrine. Cela est construit en pleine vie, modelé en pleine chair frémissante, animé d'un naturel qui vous suit, après même que l'on a laissé la toile. Bravo, Claudot !

A signaler encore Sima, Anral qui a de solides qualités picturales, Fotinsky et Gaudet.

Pour la sculpture, il faut d'abord admirer l'exposition de l'artisan-sculpteur Célestin Manalt. Nous avons longuement étudié l'œuvre de ce grand artiste, de ce grand méconnu, dans un des premiers numéros de la Revue Anarchiste. Ici nous retrouvons avec plaisir son Mnémosyne coulé en bronze. Voici les œuvres nouvelles : Une Pietà d'éternelle humanité où toute la douleur maternelle se synthétise en l'abandon d'expression du corps du fils mort et en la face voilée de Celle qui pleure. Un Enfant à la Source, charmant de fraîche réalité, et où s'affirme la maîtrise de Manalt au jeu des jeunes os et des muscles souples sous la peau tendue de l'échine. Enfin l'Abandonné, où s'exprime la plus tragique des tristesses : celle de l'enfance privée des caresses maternelles.

Les « grands » critiques ont beau faire semblant d'ignorer Célestin Manalt, son œuvre n'en est pas moins dans ce Salon la plus puissante, la plus probe, la plus harmonieuse.

Mallo Hernandez a taillé à même le granit un marabout de haute stylisation. Je me suis longtemps arrêté aussi devant les chats sculptés de Rouillotte. Il y a là une synthèse d'attitudes heureusement saisies et d'un effet fort décoratif.

Géo-Dulhet à l'art du masque et de la statuette.

Du Canlo expose une Eve, d'une singulière beauté symbolique, hiératiquement accroupie et offrant éternellement sur ses deux mains croisées à l'Eternel masculin l'éternelle pomme.

Allez au Salon des Indépendants, camarades, ça ne coûte que trente sous. Vous y verrez tout ce que je vous ai signalé ici et en outre y trouverez-vous d'autres œuvres belles ou curieuses que je n'aurais pas eu le loisir de vous en parler.

LE FAUVE ENRAGE.

A UN COMMUNISTE

Rapport manie l'ironie de belle façon, je le lui concède volontiers. D'autant plus volontiers qu'il m'en saura gré.

Parlant d'un jeune libertaire qui ne pouvant donner la liberté au monde, se livre le browning à la main, il commence par mettre en boîte l'ex-camarade P. Faure, parce que celui-ci a écrit quelque part : « Quand la désespérance vous guettait, allez cueillir des violettes avec une médaille rieuse. » Je pense, avec Rapport, que ce n'est pas un remède à préconiser, mais je pense également que lui-même a un peu fort quand, pour vaincre cette désespérance, il nous offre comme panacée universelle le système de Karl Marx et de Léning.

Ainsi, pour combattre l'odeux régime que nous subissons, il suffirait tout simplement de penser selon saint Karl Marx et saint Léning ? Ah ! elle est bonne, celle-là, et j'avoue ingénument n'y avoir point songé. Mais, en tout cas, merci du cadeau, il est du prix.

Evidemment, comme l'écrit Rapport, nous considérons qu'au point de vue social il existe deux camps : l'un, composé de politiciens de toutes nuances, allant de la blanche fleur de lys au coquelicot écarlate, du royalisme au communisme autoritaire. Ces gens qui, tous à leur façon, prétendent faire le bonheur du troupeau, n'ont en réalité d'autre but que d'instaurer le régime qu'ils jugent un peu à la légère être le bon sur les ruines de celui qu'ils veulent démolir, sans pour cela faire disparaître l'autorité qui est la cause de tous les maux, de tous les crimes.

Dictature du prolétariat ? Ah ! oui ! mais encore faudrait-il s'entendre. Nous pourrions, au pis aller, accepter du monde entier, au début de la révolution, mais nous ferions en sorte qu'elle ne vive pas plus longtemps que ne vivent les roses. A cette condition, nous pourrions faire la révolution. Mais à cette condition seule.

Dans l'autre camp, il y a les libertaires dont l'idéal élevé n'est pas accessible aux esclaves et qui pensent avec juste raison que la révolution ne sera pas faite tant que l'individu ne sera pas libre sur la terre libre.

La classe ouvrière domine sur un sixième du globe, dit Rapport. Je réponds : mensonge. Une classe de politiciens représentant le peuple, parce qu'elle a en main l'appareil légal et répressif qui lui permet d'imposer par la violence sa fameuse dictature, a-t-elle la prétention d'être la classe ouvrière ? Ce serait plutôt rigolo.

Cette dictature du prolétariat, qui a conduit la Russie non seulement à faire des concessions aux capitalistes du monde entier, mais encore à accorder des privilèges à une certaine catégorie d'individus et enfin à créer une nouvelle hiérarchie, n'a-t-elle pas été à l'encontre du but qu'elle semblait poursuivre ? Est-ce que les ouvriers sont les propriétaires de la dictature du prolétariat ? Poser la question, c'est la résoudre.

De plus, l'abominable salariat dont nous réclamons l'abolition existe comme aux plus beaux jours du tsarisme.

Et vous voudriez, O Rapport, que, vous ayant donné la main à cultiver cette bourgeoisie abhorrée, nous acceptions que vous lui substituez votre automatisme marxiste ? Eh bien ! non, nous ne hurlerons pas avec vous, les loups.

Contrairement à ce que vous pensez, nous croyons fermement au rôle révolutionnaire et régénérateur du prolétariat fossouyer du capitalisme, mais avec cette différence que nous ne voyons pas la révolution prolétarienne par le même bonté de la loi. Vous la voyez, vous, avec un Etat, avec une armée et des casernes, des prisons, et des flics, et tout ce qui s'enchaîne. Nous la voyons, nous, avec les producteurs des usines, des ateliers, des mines et des champs et tout l'outillage économique en leur possession. Nous la voyons enfin avec la libération de l'individu, la disparition du salariat, et la suppression de toute discipline imposée.

Est-ce que je fais seul d'attaquer les hommes qui ont mis au tombeau la révolution russe, c'est mépriser la révolution ? Allons donc !

Les anarchistes n'ont-ils pas été les premiers à la soutenir au début, et dès l'utiles de vous le rappeler ? — à une époque où il était particulièrement dangereux de le faire ?

Alors ? Peut-être, pour cirer dans votre Etat communiste et mériter le titre de révolutionnaire, devons-nous mettre des obstacles pour ne pas voir, du coton dans les oreilles, nous ne pas entendre, et par-dessus tout, ne pas réfléchir. Alors, peut-être, aurons-nous droit, de votre part, à un peu de gratitude.

En attendant, nous continuerons à présenter vos grands hommes pour ce qu'ils sont en réalité.

Erreur humanum est. Ces hommes qui se sont trompés ont également trompé le peuple qui avait cru en eux, et c'est le plus grave reproche que l'on puisse leur faire. Ils gouvernent par les mêmes méthodes punitives que les autres gouvernements et ils persistent dans cette erreur qui doit leur être funeste. Fustelle aussi pour leur pays qui risque de devenir une constitution ana-

lors, quelques jours après sa mort, et si je l'ai emporté au ministère de la Guerre, c'est parce que je ne voulais pas les anarchistes considérés comme imprévoyables, ou l'on percuterait chez moi, on y trouvait de précieux objets et qu'on en prit texte pour m'exterminer moi-même.

D. — Votre mère a déclaré que votre père avait trouvé dans la rue ces tubes de cuivre, ces détonateurs.

Vous connaissez sans déposition sur ce point à l'instruction ? Eh bien, comme excoquiez-vous qu'on trouve pareille chose dans la rue ?

R. — Le juge d'instruction m'a demandé comment il se faisait qu'au lieu de les apporter au ministère, je n'en ai pas fait un tas par la fenêtre. Cela démontre bien qu'on pourrait les trouver dans la rue. (Rires.)

(A suivre.)

Henri VARENNES.

DE RAV

logue à celle de la France, à moins que dans un avenir prochain les anarchistes ne représentent tout ce joli monde dont la cureuse se trouve démontrée depuis longtemps.

Pour en terminer, je déclare tout de go à Rappoport que si mon rêve d'une société meilleure se bornait à enrayer la société harmonieuse telle qu'il la conçoit, je préférerais lui donner raison en m'évadant de cette vallée de larmes, le brownning à la main, de crainte, en attendant trop longtemps, de tomber de Charybde en Scylla.

Heureusement qu'à l'horizon je vois quelque chose de mieux. La terre, débarrassée enfin de tous ses parasites : gouvernants, saboteurs, filicards, géoliers, prêtres, hommes de loi, qui, tels des poux sur un pubis, s'accrochent désespérément dans une ardeur dernière sur la croûte de notre globe terré, avant que de succomber sous les effets de l'onguent prolétarien.

Un brownning, camarade Rappoport, ça n'a rien de si simple que de se rayer soi-même la circulation.

J. BUCCO.

VIENT DE PARAÎTRE :

La Russie Nouvelle

ou

Le Dégonflage du Bolchevisme

par HERRIOT

Couvre qui a mérité les louanges de Cachin et Tchichérine. Et que tous les militants doivent lire.

1 vol. 8 fr. ; franco recommandé 8 fr. 75.
En vente à la LIBRAIRIE SOCIALE, 69, boulevard de Belleville.

A propos de fêtes...

LETTRE OUVERTE AU CAMARADE POIRET

Ton article ouvrant la discussion au sujet de nos fêtes, m'autorise à penser que tu ne tiens pas à en discuter seul et m'incite à poursuivre cette intéressante controverse.

Sans discuter sur l'art, — ce serait long, car celui-ci comporte pour les uns, un grand A, pour les autres, un petit, — il me paraît que l'on peut, en toute sagesse, mais aussi avec tristesse, confirmer ton appréciation, à savoir que l'on n'offre pas, dans nos divertissements, un art bien émouvant.

Toutefois, si tu connais des artistes qui soient capables, avec persévérance, de se livrer à nous, avec désintéressement et en toute liberté, présente-les sur un plat !

Les artistes, mon cher camarade, ont quelque difficulté à affronter le combat social, même sur ce terrain assez peu compromettant d'une collaboration à nos fêtes. Ils vivent dans un autre monde que le peuple, et les plus sincères et les mieux doués ne peuvent être animés longtemps des vibrations multiples de l'âme populaire.

Leur effort, comme celui de l'importeur quel artisan, est consacré à la conquête de la subsistance quotidienne, et les loisirs leur sont encore plus mesurés.

Quant à affirmer que rien n'a été fait pour élever davantage l'esprit par le moyen du divertissement, cela me paraît injuste.

Ce qui me semble plus vrai, c'est que des auditeurs quittent nos manifestations récréatives, comme ils y sont entrés, avec leurs vices et leur égoïsme qui les absout, d'incommoder leurs voisins par la fumée et le bruit.

De même en ce qui concerne « les chansons devenues banales à force d'être entendues ». Il y a, dans la région parisienne, une bonne vingtaine de chansonniers d'un genre, produisant une moyenne de une œuvre, chanson ou poème, par mois ; cela fait, au bout d'une année, un certain nombre de chansons nouvelles.

Et si l'on songe à la difficulté de composer une chanson qui soit à la fois émouvante ou divertissante, et combative, cela compte tout de même un peu.

Pensons aussi à la quasi-impossibilité de trouver des compositeurs de musique assez épris d'idéal révolutionnaire pour seconder les paroles, et nous comprendrons mieux les lacunes que tu signales.

Sans soulever toutes les considérations qui font que l'organisation de nos récréations est pauvre d'œuvres et de personnes, il ne nous reste donc qu'à accepter l'effort des camarades pour lesquels l'effort n'est pas un gain-pain, y consacrant le peu de loisirs que nous laisse notre existence mécanique et forcenée ; encourageons-les par une présence attentive et cordiale, et si ceux-là ne sont pas de purs artistes, souhaitons qu'ils soient assez indépendants de pensée et assez dépourvus de vanité pour apporter à leurs frères de travail et de conception un divertissement qu'aucune entreprise privée, commerciale ou officielle ne peut donner.

Et si des camarades (?) s'obstinent au point d'empiéter une salle de spectacle, ou la distraient et l'énervent par des conversations particulières, que d'autres camarades, plus discrets et plus délicats, rappellent, avec un sourire fraternel, que quel qu'un : auteur, interprète, comédien, danseur ou musicien, se donne pour que son effort d'élevation et d'amour soit un cadeau à un enseignement.

Mais si, dans notre génération, il n'est pas d'être assez doués pour un travail et un abandon sincères, et d'autres assez intelligents et assez affectueux pour être attentifs, laissons se grossir les rangs déjà inquiétants des administrateurs de la boxe et du jazz-band « prolétariens ».

CLOVYS,

de la Mue Rouge.

(1) Voir n° du Libérateur du 16 au 23 février.

THÉÂTRE CONFÉDÉRAL

33, Rue de la Grange-aux-Belles, 33
Salle de l'Union des Syndicats de la Seine
(Métro : Lancry ou Combat)

Dimanche 25 février, à 20 h. 30

LES LOUPS

de Romain Rolland

Interprétés par :
Favières, Relier, Colletet, Vernon,
Lefèvre, Naumy, Riéra, Chauveau, Jane
Arnoux, Villaret, Gabrielle Calvi.

La Revanche de l'Internationale
de Favières

Prix des places : 3 francs

Places d'avance : 33, rue de la Grange-aux-Belles, (Bureau des Renseignements).

LOUIS BUCHNER

(Suite)

A Würzburg, le docteur Louis Buchner s'attachait spécialement à Rodolphe Virchow, dont la réputation scientifique était déjà grande et dont l'influence déterminait la marche que le jeune savant allait suivre dans ses études médico-philosophiques. A son retour de Vienne, où les célébrités médicales de l'Autriche l'avaient reçu avec la plus grande bienveillance, il se livra à la pratique de son art, sous la direction de son père qui le fit travailler dans son laboratoire, riche en préparations anatomiques, jusqu'à ce qu'il fût nommé médecin-adjoint et privat-docent à la clinique médicale de Tübingue, dirigée alors par l'illustre Rapp. La place n'était pas fameuse : il dut se contenter d'un logement gratuit à la clinique avec quatre cents florins d'émoluments, mais il avait le pied dans l'étrier pour devenir professeur dans l'Université. Il y resta trois ans, et publia, en dehors de mémoires relatifs à ses occupations professionnelles, des travaux de médecine légale qui parurent dans la *Vermeint-Deutsche Zeitschrift für die Staatsarzneikunde* (Revue allemande de médecine légale), de Schroeder, Schürmeyer, etc., à Fribourg-en-Brisgau. Ses études toujours très documentées, appelèrent sur lui l'attention de la Société des Médecins badois qui le reçut, en 1855, au nombre de membres d'honneur. Un travail qu'il fit sur les cristaux d'hémé et sur leur signification au point de vue médico-légal, parut dans les *Archives de Virchow* et lui valut, en 1860, la grande médaille d'honneur de la Société des médecins légistes du grand duché de Bade. Ce travail parut plus tard, en 1861, avec des études sur le cœur, le sang, la chaleur et la vie, la cellule, l'air et le poulmon, le chlorure de sodium, les acides, les phosphates, le second volume ne fut publié qu'en 1875 et contient des essais remarquables sur le cerveau et sur les nerfs. Il fit aussi à Tübingue, devant des auditeurs sans cesse grandissants, des conférences sur la syphilis, la pharmacologie, le diagnostic médical et la médecine légale. Cette dernière branche des sciences médico-légales, qui l'attirait par son côté humanitaire, devint l'objet principal de ses travaux, et il mit à profit, à cette occasion, les nouveaux résultats obtenus par la physiologie et l'anatomie pathologique. Sa leçon d'ouverture, en qualité de privat-docent, sur « la vie nocturne de l'âme dans ses rapports avec la médecine légale », parut ensuite dans un journal badois et suscita de vives polémiques, dont on peut suivre les traces dans les *Archives de Virchow*, dans celles de Virchow, dans les *Deutsche Klinik*, dans le *Verhandelschrift* de Prague, et dans plusieurs autres publications scientifiques de l'époque.

Buchner se préparait ainsi peu à peu au professorat universitaire et il eût certainement brillé d'un vif éclat dans la carrière de l'enseignement supérieur, lorsque le célèbre ouvrage de Moleschott sur la circulation de la vie (1) lui donna l'idée de son livre : *Force et Matière*, l'ouvrage de philosophie naturelle et expérimentale. Ce livre a un mérite ou un caractère spécial, disait Buchner dans la préface de la première édition, ils consistent surtout dans ce fait que l'auteur n'a reculé devant aucune des conséquences, aussi simples (2) qu'indéfinissables, découlant d'une étude impartiale de la nature basée sur la philosophie expérimentale, et que, sur tous les points, il a confessé la vérité. On ne peut pas faire que les choses soient autrement qu'elles ne sont, et rien ne nous paraît plus déplorable que les efforts de certains naturalistes pour introduire l'orthodoxie dans le domaine des sciences naturelles. Le spiritualisme perd du terrain en raison de l'épanouissement rapide des sciences expérimentales qui permettent de moins en moins de douter que le macrocosme et le microcosme ne soient soumis, dans toutes les phases de la naissance, de la vie et de la mort, à des lois purement mécaniques et inhérentes aux choses elles-mêmes. Partant de la notion de ce rapport constant entre la force et la matière, comme d'un principe inébranlable, l'étude philosophique et expérimentale de la nature arrivera nécessairement à bannir d'une façon complète le surnaturel et l'idéalisme (1) de la théorie de l'ordre naturel du monde, représenté comme entièrement indépendant de l'action d'une nature extérieure quelconque, séjournant en dehors de la connexion naturelle des choses.

Buchner avait débuté dans la science au moment où, sous l'influence de Darwin, le transformisme commençait à imprimer aux sciences biologiques une impulsion nouvelle. Lui qui aimait tant la science et lui attribuait une mission si haute, il n'eût pu restreindre son activité intellectuelle aux spéculations purement théoriques et aux déductions ou à moins plausibles. Il plaçait au-dessus de tout l'observation scrupuleuse des faits, mais il voulait aussi que, ceux-ci définitivement constatés, le savant pût en tirer toutes les conclusions qu'ils comportent, sans qu'aucune barrière, quelle qu'elle fût, ne vint entraver sa pensée. Aussi était-il un transformiste convaincu, alors que la réaction scientifique tenait encore le haut du pavé. Son livre, qui fut impitoyablement en butte à la censure de la philosophie physique du système du monde, valut à son auteur une célébrité européenne, mais provoqua en même temps une telle levée de bouilliers de la part de la réaction que les autorités académiques enlevèrent au courageux inconscient le droit d'enseigner à l'avenir. Il fallut une audace peu ordinaire, à reconnu plus tard le docteur Buchner lui-même (3), pour se présenter en public et défendre son système, et sous ce rapport, le succès a été complet. En s'appuyant sur la théorie du développement, si longtemps oubliée et méprisée, les sciences naturelles avancèrent dès lors dans la direction d'une voie nouvelle et brillante et vers leur véritable destinée, qui est d'être les libératrices spirituelles de l'humanité.

(1) Der Kreislauf des Lebens, dont la première édition parut en 1858 et eut immédiatement un retentissement énorme.

(2) En effet, les théories philosophiques qui ne sont pas à la portée de tout esprit cultivé ne valent pas l'effort qu'on use pour les imprimer, la simplicité et la clarté. Une philosophie abstraite, obscure et savante est presque toujours la marque d'un manque de profondeur.

(3) La spéculation, dit Louis Feuerbach, est le philosophe en état d'ivresse ; qu'elle se dégrise, et elle sera pour l'esprit ce que l'eau de source est pour le corps.

(4) L. Buchner : *Aus Natur und Wissenschaft*, page 409.

Les limites que quelques naturalistes de renom ont voulu tracer eux-mêmes à leur science, n'ont pas de raison d'être, disait Buchner (1). Et il conclut bravement de la sorte, à une époque où il y avait quelque courage à le faire : une science n'a pas d'autres bornes que celles qui lui sont assignées par son sujet même, et rien n'est plus insensé que de vouloir imposer aux recherches de l'homme (en tant qu'elles ne s'agissent pas sur le terrain du transcendantalisme) des limites infranchissables et déterminées a priori. Celui qui tente cette entreprise est lui-même incapable de s'élever jamais au-dessus de son temps et de dépasser le niveau des connaissances de son siècle, et il faudrait véritablement qu'il eût le don de prophétie pour pouvoir, dans ces conditions, porter un jugement définitif sur la marche future des connaissances humaines. Si un savant se fût avisé d'affirmer, il y a un millier d'années, qu'on n'arriverait jamais à connaître à fond la nature du serpent de mer ou celle des démons, ou à savoir quoi que ce soit de précis touchant la pierre philosophale, le mouvement perpétuel, la nature des étoiles, la formation de la terre, l'origine de l'homme et du monde organique, etc., cela aurait produit à cette époque tout juste autant d'effet qu'aujourd'hui les tirades et les déclarations à la mode sur l'impossibilité de résoudre un si grand nombre d'énigmes relatives à l'univers. C'est seulement lorsqu'on met en jeu l'essence même ou le « pourquoi » des choses que cette manière de voir semble justifiée ; elle ne l'est pas en tant que nos recherches portent sur la connexion intime, basée sur la loi inévitable de la cause et de l'effet, et que nous nous occupons du « comment » et du « pourquoi ? ». La seule limite de nos connaissances, c'est l'ignorance, selon l'heureuse expression de Virchow, et comme le dit Wieland, tout ce que nous pouvons savoir, nous avons le droit de le savoir. Les enthousiastes ont les fanatiques de l'ignorance sont, dans leur genre, aussi dangereux que ceux de la foi, et d'autant plus dangereux qu'ils savent mieux couvrir des apparences de la réalité objective, tandis qu'on fonde ses choix sur cette position mixte surtout, à ce qu'il semble, par la crainte ridicule d'encourir le reproche d'athéisme et parce qu'ils n'ont pas le courage d'être conséquents dans leurs idées. Si, dans les choses de la religion et dans celles qui dépassent les limites de la conscience sensible, nous n'avions rien de mieux à faire qu'une simple genou devant l'ombre que projette notre propre ignorance, il y aurait de quoi douter de toute étude, comme le remarque un écrivain anglais, et le sort des morts paraîtrait préférable à celui des vivants. Mais, en y regardant de près, on s'aperçoit que le fameux *unknowable*, l'inconnaissable de nos modernes agnostiques, n'est autre chose que l'ancien « bon dieu » cher aux théologues, qui a déjà fait apparaître dans l'histoire de la philosophie sous tant de dénominations diverses. On le nomme « Volonté », — « Inconscient », — « Chose en soi », — « Âme universelle », — « Raison du monde », — « Inconnaissable », cela ne fait pas de différence ; c'est toujours la même idée fondamentale, la même aberration de l'anthropomorphisme, la même entité obscure enlaidie par cette crainte de l'inconnu qui domine déjà l'homme grossier des temps primitifs, qui continuera à dominer les hommes civilisés, jusqu'à ce que le soleil de la science et de la notion généralisée de l'existence d'un ordre indépendant et naturel des choses aient fait du « flux lat » une vérité.

Oui, certes, les sciences naturelles deviennent de plus en plus les libératrices spirituelles de l'humanité, mais l'auteur de *Force et Matière*, aussi l'auteur de *Force et Matière*, n'a jamais élevé la moindre prétention à avoir amené cet important résultat à lui tout seul ; d'autres circonstances et des travaux scientifiques de la plus grande valeur ont fourni leur part de collaboration. Mais, dans tous les cas, c'est lui qui le premier a donné à ces disciplines une impulsion vigoureuse et systématique, et qui a été fait avant lui dans cette direction, c'est-à-dire plutôt des assertions occasionnelles, ou bien des allusions, des indications fournies par quelques savants isolés, qui provoquaient parfois une sensation considérable, mais passagère. La voie ne fut aplanie que par *Force et Matière* ; la lutte fut alors ouverte de telle façon que l'on y vit prendre part le monde savant et le monde profane et qu'elle ne pouvait plus cesser sans avoir produit un résultat positif. Aussi, est-ce dans ce sens que l'on peut dire que l'ouvrage qui réunit *Force et Matière* un ouvrage qui réunit la force et la matière.

En France, à ce moment, était encore plongée dans la réaction la plus noire ; le pouvoir, aux mains de l'homme du Deux-Décembre, avait bâillonné la parole, mutilé la presse sous prétexte de la censure et étendu sur tout le pays comme une immense calotte de plomb, où les citoyens avaient peine à respirer librement. Le silence était universel ; puisqu'on était gêné dans l'expression de sa pensée, les idées demeuraient cachées au fond des intelligences et les hommes gens attendaient avec impatience le moment où elles éclateraient en faits positifs. La jeunesse des écoles surtout subissait malaisément le joug de ces velléités de répression aux leçons tracées des maîtres, qui lui faisaient leur science en règle avec des doctrines de l'Eglise, se faisant jour un peu partout ; bientôt allait éclater la banqueroute de l'idéalisme. En 1863, la première traduction du livre de Buchner vit le jour à Paris : « ce livre court et nerveux, dit Paul Janet, un adversaire (1), écrit avec rapidité et clarté, qualités toutes nouvelles dans un livre allemand, peut servir à résumer tous les autres qu'il contient en peu de pages tout le suc de la doctrine. C'est le système matérialiste le plus net, le plus franc, le plus lumineux qui ait paru en Europe depuis le *Système de la Nature*. » L'apparition de ce livre fut comme un coup de foudre tombé au sein de la réaction européenne ; en France, il sonna le glas du spiritualisme ; les esprits, longtemps trompés par les rêves décevants de la métaphysique, et comprenant enfin l'impulsion radicale, absolue de la spéculation à rien édifier de sérieux sans le secours de l'observation et l'appui de l'expérience, allaient enfin pouvoir se réfugier dans la science.

On a quelque peine à se rendre compte aujourd'hui de l'influence exercée par ce seul ouvrage sur le développement des idées révolutionnaires dans la science, dans la politique, dans la religion, dans les arts ; on peut suivre cependant pas à pas ce progrès qui va, pour la France notamment, des *Essais d'histoire et de critique*, une profession de foi matérialiste d'A. Renard, publiée en 1865, de la *Revue encyclopédique* de la même année, avec Cle-

(1) Cf. L. Buchner : *Force et Matière*, p. 226.

(2) Paul Janet : *Le Matérialisme contemporain en Allemagne*, 1864.

menceau, Naquet, Olinis, Asseline, Parabeut, Toule, etc., de la *Libre Pensée*, publiée en 1866 et 1867 avec Goudreau, Le Parny, Lefèvre, jusqu'à la *Pensée nouvelle*, poursuivant l'œuvre suivante, et l'*Encyclopédie générale*, en 1869, avec Berthelot, Paul Broca, L. Combes, Castagnary, Marey, Ranc, Spuller, Jules Soury et quelques autres. C'est en 1865 aussi que Jaccard, Protot, Rey, Rousselle, Rigault, Casse, Lafargue et cent autres, passant la frontière, allèrent porter au Congrès révolutionnaire des Étudiants de Liège « la bonne parole matérialiste et rédemptrice » (1) ; c'est là que les plus grandes illustrations du siècle, Foucher, le commentateur de Leibnitz, étudiant de la dernière heure, comme Socrate, vinrent discuter avec des jeunes gens de vingt ans sur les questions les plus ardues de la philosophie. Les étudiants accumulaient sur leurs têtes les colères et les haines de toute l'Europe ; jamais un Congrès ne fut mal accueilli comme celui-là, première explosion d'une jeunesse formée dans toute la presse fut unanime à lui lancer ses anathèmes ; la jeunesse studieuse venait de troubler sa libre jouissance et son commerce d'annonces politiques ; de graves évènements, comme Dupanloup, répandaient par le monde des milliers de livres, dénonçant « le péril social de l'athéisme, le matérialisme » : les bourgeois ventrus qui avaient surtout ce qui ne trouble ni la tranquillité publique, ni le cours de la Bourse, criaient casse-cou et demandaient aux gouvernements une répression sévère pour ces audacieux qui essayaient d'implanter partout les idées dangereuses et subversives d'Outre-Rhin. Vains efforts ! Il avait suffi de ce seul livre, *Force et Matière*, pour mettre le feu aux poudres ; désormais la brèche demeura ouverte et l'on s'aperçut bientôt que les excès des spéculations métaphysiques n'avaient pas détruit pour toujours le goût de la pensée affranchie.

(A suivre.)

(1) Congrès de Liège. Discours d'Adelm Burke.

VIENT DE PARAÎTRE :

Nouvelle Edition

FORCE ET MATIÈRE

par

Louis BUCHNER

Prix : 16 fr. — Franco : 17 fr. 15

En vente à la Librairie Sociale, 69, boulevard de Belleville, Paris.

Conseils à un dictateur

Je ne puis laisser passer sans protester l'article paru dans le *Proletaire* du 27 janvier 1923 sous la signature de l'Union Départementale Unitaire, ainsi qu'il suit :

En parlant de la formation des comités d'opposition, Lauridan écrit : « Danger de choisir des militants parisiens au divorce de l'économie d'avec la politique. »

Nous conseillons à Lauridan de relire deux fois sa prose avant de l'envoyer au journal.

Nous sommes syndicalistes justement parce que nous ne confondons pas l'économie avec la politique.

Et nous payons Lauridan pour faire de la propagande syndicaliste et non pas de la propagande communiste. Nous voyons bien que toutes vos manœuvres et vos efforts tendent à faire des syndicalistes sous la tutelle du Parti Communiste, mais nous ne nous laisserons pas faire.

Il est malheureux de la part de Lauridan de recevoir ses mensurations des syndicalistes pour faire une besogne antisyndicaliste.

Alexis DEBARRE,

Du Syndicat textile unitaire de Roubaix.

A los Camarados de habla espanol

EL SEMBRADOR

(Periodico semanal ilustrado, de ideas, arte, ciencias sociales ; ocho grandes paginas)

Habíamos planeado la publicación de una Revista ilustrada, pero, debido a la iniciativa de Federico Urles, apoyada por muchos camaradas, deseados de ver reaparecer la *Revista Blanca* y no existiendo en Madrid, periódico alguno lo sacaremos en esta forma.

Además, próxima aparecer en Barcelona otra revista, *Esprit Libre* y la idea de sacar nuevamente en Sevilla *Páginas Libres* no queremos ser obstáculo a la salida y sostenimiento de esas bellas iniciativas, por lo cual.

El Sembrador

aparecerá el 11 de enero con 8 grandes paginas de texto de los mas acreditados escritores del campo literario, artistico y del anarquismo, deseando hacer un periódico interesante bajo todos sus aspectos.

El Sembrador

contendrá varias secciones ; una novela corta de caracter social.

Su precio sera 25 céntimos ejemplar. Un trimestre 3 pesetas ; ano, 12 pesetas. Extranjero, 13 pesetas. Paquete de 25 ejemplares cinco pesetas. Pedidos, giro y valores, Veronica 13 y 15, Imprenta, Madrid.

“L'EN-DEHORS”

Sommaire du N° 6

Les individualistes, l'attitude individuelle et l'action révolutionnaire. En guise d'épilogue, Germaine Berton (Marguerite Després). — En méditation (G. de Lacaze Duthiers). — Oh ! si vous m'aimiez, dites-moi le mot vite (J.-O. Labadie). — Fleurs de solitude (E. Armand). — La route vertueuse (Larès). — Variations sur la Justice (Marc L. Lefort). — Paroles d'hier et d'aujourd'hui (Eliane Reclus). — Esquisses (poésie) (E. Armand). — Croquis (poésie) (E. Armand). — Vers une éducation nouvelle. — Grandes prostituées et fameux libertins (Emilia Gante). — Correspondance. — Parmi ce qui se publie (Ches les Loups). — Communications et avis divers.

Le numéro : 0 fr. 30. S'adresser à E. Armand, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

VIENT DE PARAÎTRE :

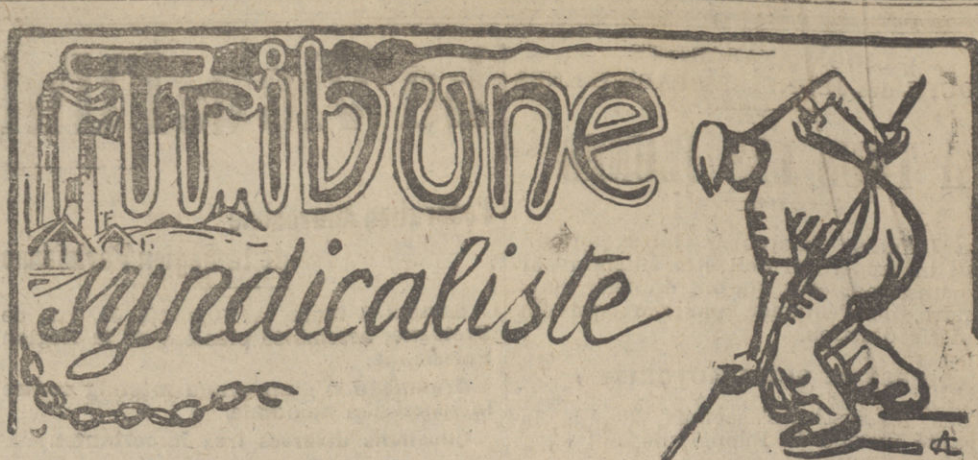
«Répression de l'Anarchisme en Russie Soviétique»

Éditions de la “LIBRAIRIE SOCIALE”

Pour en permettre la diffusion, ce volume sera laissé aux organisations révolutionnaires et aux groupes anarchistes avec UNE REMISE DE 25 0/0.

Il leur sera donc vendu au prix de 1 fr. 50

(PLUS LES FRAIS DE PORT : 0 fr. 55 POUR LE PREMIER VOLUME ; 0 fr. 30 POUR LES VOLUMES SUIVANTS)



LA GREVE DES MINEURS

Le syndicalisme intérêt général fait ses preuves

La semaine dernière, veille du mouvement des grèves noires, j'ai broché, bien modestement, la vie tragique des travailleurs de la mine.

Il y aurait un livre à écrire sur leurs brutales conditions de travail et de vie, qui en font des parias. Certainement, dans mon article je suis resté au-dessous de la réalité.

Pour toutes ces raisons, j'ai applaudi à la décision de grève générale de la Fédération Unitaire du Sous-Sol.

J'ai même écrit qu'au point de vue corporatif et revendicatif, les mineurs ne trouveraient jamais une aussi belle occasion que maintenant (grève des mineurs de la Sarre et de la Moselle, agitation dans le bassin de la Ruhr) pour réaliser leurs revendications.

Aussi, je me demande quels sont les sentiments qui ont animé les dirigeants de la vieille Fédération de la vieille C.G.T. pour leur faire prendre la décision de se dresser contre la grève.

Réformisme n'est pas, que je sache, synonyme de briseur de grève.

Les pourparlers qui étaient engagés au sein des Commissions mixtes par les syndicats infatigables et les représentants des Compagnies régionales sont invoqués par Barbel et ses collaborateurs comme un motif contre la grève.

Du reste, ce n'est pas le seul motif invoqué. La vieille Fédération ou, mieux, ses chefs, prétendant que cette agitation n'eût qu'un but : servir les visées du Parti communiste. Cette accusation se fit jour dans les colonnes de l'*Atelier* et du *Peuple*.

Lorsqu'un incendie se déclare, généralement on ne perd pas son temps à chercher son origine du sinistre. On agit, on met tout en œuvre pour éteindre le feu.

Et puis, est-ce que la misère des gueux du sous-sol n'est pas un argument satisfaisant pour justifier la grève ?

La vieille Fédération réformatrice a été mal inspirée ; elle a fait passer l'amour-propre avant l'intérêt des travailleurs.

Sa conduite sera très sévèrement appréciée dans le monde ouvrier, car, quelle que soit la grève, son abstention, son opposition à la grève servira tout ou tard les intérêts du Comité des Houillères.

N'était-ce pas honteux de voir, dans les centres miniers, des fédérés s'affirmant satisfaits à l'avance du minimum accordé brusquement par les Compagnies, et inconstamment, sous l'influence des événements de la grève, se dressant contre leurs frères de misère luttant pour l'intégrité de leurs revendications.

Les syndicalistes d'intérêt général sont coupables ; ils se sont comportés, dans cette grève, comme des renards. Aucun argument ne justifie le sabotage de la grève.

Souhaitons que les mineurs s'en souviennent, mais souhaitons surtout qu'ils se débarrassent de leurs bergers et de leurs chefs, les seuls véritables coupables.

Du reste, nous reviendrons sur cette grève.

J.-S. BOUDOUX.

Il faut choisir !

J'ai été, lundi, profondément égaré de voir avec quel emportement quelques camarades du Comité de Défense Syndicaliste s'acharnaient à tout propos — et hors propos — sur les militants anarchistes.

La propagande n'a pas été suffisante ; elle a manqué d'ampleur ? C'est la faute aux anarchistes... Pourtant, nul n'ignore que si réunions et meetings n'ont pas été organisés, c'est uniquement parce que l'adversaire n'avait pu se faire sur les moyens de réaliser l'unité.

Certains camarades syndicalistes purs jugent-il nécessaire de donner leur démission comme membres de la commission exécutive départementale ? Aussitôt, on s'empresse de déclarer que c'est l'œuvre de libertaires, c'est même de division.

Et Baptiste, va-t-il plus loin, lui : on peut dire qu'il pousse la part prise à l'extrême. Il ose dire, avant d'avoir été suffisamment renseigné, que les camarades qui venaient de donner leur démission étaient des libertaires, alors que pas un seul parmi eux-ci ne veut être qualifié ainsi. Il ose même ajouter :

« Les anarchistes ont l'habitude de manœuvrer. Leur attitude présente est la conséquence de la volonté d'un des leurs que la prison a rendu méchant. »

Les anarchistes obéissant à des mots d'ordre et manœuvrant sous le commandement d'un chef. Est-ce assez amusant d'entendre des insinuations pareilles sortir de la bouche d'un « très vieux militant tout court » ?

Qu'on donc pu lui faire les anarchistes ? Quel motif à donc cette vieille rancune ? De quel côté se trouve la méchanceté et comment ne voit-on pas que, par des agissements semblables, on finira par dégoûter les meilleurs camarades, à décourager les plus actifs dévouements ?

Pour ma part, je regrette et je m'afflige de ce manque de tolérance entre camarades ayant le même but : purger le syndicalisme de ses politiciens, de tous ses politiciens, qui désirent le rendre propre, indépendant et fort. Encore une fois, pourquoi s'en prendre aux anarchistes ? Qu'a-t-on à leur reprocher ? Leur vigilance ? Si c'est cela, qu'on le dise !

On soupçonne, on attaque, on mord et

on ne s'explique pas. Je crois qu'un accord était possible avec les démissionnaires : en tout cas, on devait le tenter. Je les connais suffisamment pour pouvoir affirmer qu'aucun d'eux ne se cachait dans leur démission, et c'est pourquoi je me suis solidarisé avec eux.

J'estime que la raison qui les a décidés à prendre cette attitude n'a pas été exposée à l'assemblée générale sous son véritable jour, ainsi qu'elle l'avait été à la commission exécutive départementale où les camarades démissionnaires reçurent l'approbation de tous les délégués présents, à l'exception d'un seul qui fit des réserves.

La dernière assemblée générale m'a donné l'impression que beaucoup de camarades, tant syndicalistes purs qu'anarchistes, ont senti le péril que courait le C.D.S. La confusion qui régnait à cette réunion nous permet de dire que rares sont les militants qui sont encore à la page. Il y a trois manières de voir, trois opinions, trois courants :

1° Ceux qui pensent que le C.D.S. est resté ce qu'il était au début, c'est-à-dire qu'il entend poursuivre sa besogne de relèvement du syndicalisme, et que la motion Besnard sert de base à son activité ;

2° Ceux qui ont mal compris la raison d'être du C.D.S. on qui ont changé d'opinion au gré des événements et qui affirment que le C.D.S. bataille pour obtenir l'autonomie syndicale ;

3° Les camarades qui pensent que le C.D.S. est un groupement purement éducatif.

Qu'est devenu le Comité de Défense Syndicaliste ? La question est posée. Cette confusion ne peut durer plus longtemps.

On bien il est resté ce qu'il était après Sa-t-Etienne, et les camarades qui le composent doivent être mis dans l'obligation de se prononcer, une fois pour toutes et nettement et sérieusement, sur la valeur de l'Etat. Puis, cela n'était pas suffisant, si l'on ne veut pas être traités de politiciens, ils devront conformer leurs actes avec leurs déclarations.

C'est bien Savatès qui disait : « La charte du syndicalisme suffit pour permettre à la classe ouvrière tout entière dans ses syndicats de prendre la gestion de la production et de la répartition, ce qui entraîne la suppression du patronat, du salariat et de l'Etat. »

Et il disait cela dans un appel en faveur du C.D.S. Beaucoup de camarades pensent encore ainsi. Lundi dernier, ils ont été déçus. Nous devons nous efforcer de leur faire reprendre confiance et courage. Un seul moyen : la clarté. Ou pour, ou contre, l'Etat ; ou pour, ou contre les partis politiques dont le but est la conquête du pouvoir ; ou pour, ou contre la motion Besnard.

On bien le C.D.S. a changé. C'est un groupement qui entend lutter seulement afin d'arracher le joug moscovite qui pèse sur les épaules du prolétariat français ; dans ce cas, appel peut être fait à tous les camarades pour libérer le syndicalisme.

